

La saga des Star Trek

André Caron

Numéro 128, février 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50742ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

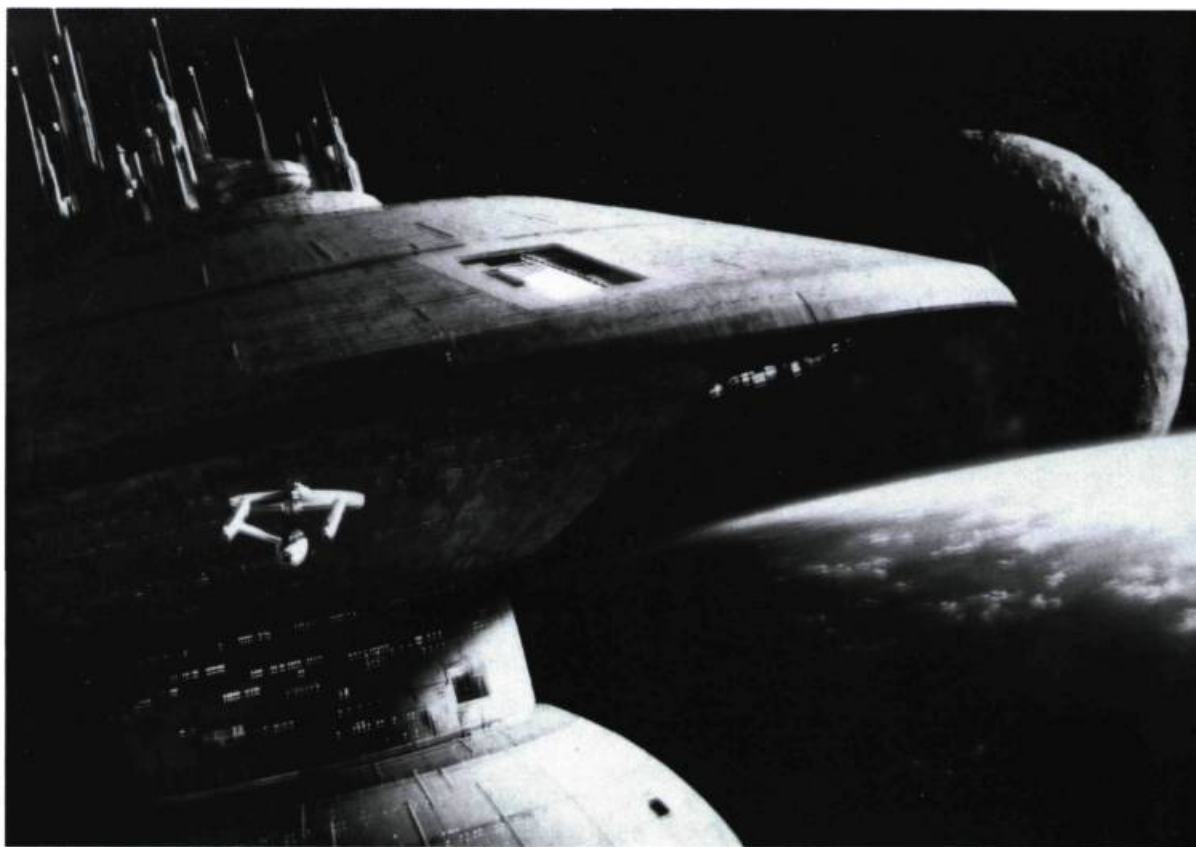
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, A. (1987). La saga des Star Trek. *Séquences*, (128), 38–41.

LA SAGA DES STAR TREK

André Caron



STAR TREK — THE MOTION PICTURE — Réalisation:

Robert Wise — **Scénario:** Harold Livingston, d'après une histoire d'Alan Dean Foster — **Production:** Gene Roddenberry — **Images:** Richard H. Kline — **Décors:** Harold Michelson — **Direction artistique:** Leon Harris — **Costumes:** Robert Fletcher — **Son:** Tom Overton — **Montage:** Todd Ramsay — **Musique:** Jerry Goldsmith — **Effets visuels spéciaux:** Douglas Trumbull et John Dykstra — **Maquillages spéciaux:** Fred Phillips — **Interprétation:** William Shatner [l'admiral Kirk], Leonard Nimoy [Spock], DeForest Kelley [le docteur McCoy], James Doohan [Scotty], George Takei [Sulu], Majel Barrett [le docteur Chapel], Walter Koenig [Chekov], Nichelle Nichols [Uhura], Persis Khambatta [Ilia], Stephen Collins [le capitaine Decker], Mark Lenard [le capitaine Klingon], Grace Lee Whitney [Janice Rand] — **Origine:** États-Unis — 1979 — 132 minutes — **Distribution:** Paramount.

Rappelez-vous *The Omen III*, *Jaws III*, *Rocky IV*, et même *Friday The 13th Part VI*. L'été dernier, pensez à *Psycho III*, *Poltergeist II*, *Aliens*, et même *The Texas Chainsaw Massacre Part II*. Prochainement, nous verrons *Indiana Jones III*, *Superman IV*, *Rambo III* et, peut-être un jour, qui sait, *Star Wars IV*. Et maintenant voici *Star Trek IV: The Voyage Home*. Le phénomène des suites n'est pas nouveau, il remonte au moins jusqu'aux années 50, mais il a atteint, ces derniers temps, une proportion épidémique. La raison de toutes ces séries demeurera toujours la même, à la base: argent, cash, profit, box-office, \$\$\$\$. Si un film rapporte quelques dizaines de millions de dollars, la suite devient quasi automatique, car les producteurs peuvent au moins s'attendre à recueillir la moitié des recettes du premier film. Et quand ce deuxième film rapporte autant que le premier, alors c'est *Rocky...*

Quant à *Star Trek*, il s'agissait déjà d'un phénomène en soi. La série télévisée (*Patrouille du cosmos*, en français) fêtait ses 20 ans d'existence cet automne. La série se compose de 79 épisodes qui s'échelonnent de 1966 à 1968. Même retiré de l'horaire, *Star Trek* n'a jamais quitté l'antenne, et la compagnie Paramount a fait une fortune grâce aux reprises. De plus, des cercles d'admirateurs, les « trekkies » ou « trekkers », se sont formés dans tous les États américains. Chaque année, se tiennent plusieurs dizaines de ces conventions de trekkies à travers les U.S.A. *Star Trek* s'est donc transformé en véritable

phénomène social, qui représente pour ces gens un idéal, ce vers quoi l'humanité devrait tendre, l'espoir pour l'avenir. Lors de ces manifestations, on discute du futur, d'extrapolations scientifiques, on échange des souvenirs (effigies, modèles réduits, posters, etc.). Il y en a même qui se sont mariés sous les couleurs de la Fédération spatiale! Il existe également plus de 400 publications de toutes sortes: romans, magazines, serviettes, manuels, jeux, plans de construction, jusqu'à des thèses de doctorat.

Une telle adulation ne pouvait que séduire les producteurs et, à partir de 1979, il ne fut pas surprenant de voir l'équipage de l'U.S.S. Enterprise 1701 reprendre du service, à quatre reprises. Toutefois, cette « entreprise » étant principalement commerciale, les exploits de la patrouille du cosmos ne réussirent pas vraiment à dépasser le concept original. Aussi, avec la sortie de cette quatrième expédition cinématographique, me semble-t-il à propos de jeter un regard rétrospectif sur l'odyssée de *Star Trek* au cinéma.

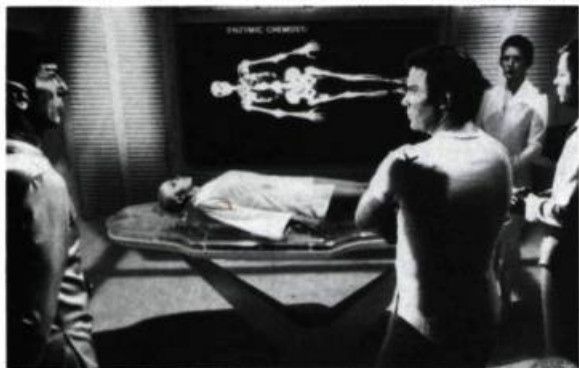
Coefficient espace-temps: Grand écran

Pour moi, *Star Trek* n'a jamais profité de toutes les possibilités que permettait une transposition au grand écran, sauf peut-être dans quelques séquences de *Star Trek - The Motion Picture* (Robert Wise,

1979), où, comme le soulignait le slogan publicitaire, l'aventure ne faisait que commencer. Cette première aventure demeure toujours, selon moi, la meilleure de la série, car elle comporte trois qualités qui font la force des plus grands films de science-fiction. D'abord, on y retrouve la création d'un univers plausible et crédible, un environnement réaliste entièrement recréé par les effets spéciaux. On y présente également des extrapolations scientifiques fascinantes, telles la sonde V'ger (Voyager VI) possédant une intelligence artificielle qui s'est créée d'elle-même, le concept du trou noir comme porte ouverte sur l'espace-temps, ou le jeu relativiste des grandeurs (les rapports Terre-Entreprise-Jupiter-V'ger-univers), comme ce superbe plan où l'Entreprise, vaisseau spatial que l'on sait immense, traverse une des sections du vaisseau étranger (V'ger) telle une mouche volant dans le Stade Olympique de Montréal! Ce type d'élan, d'exubérance visuelle, donnait au film un momentum contemplatif et déterminait cette troisième qualité qu'il possédait: un indéfinissable sens de l'émerveillement, une soudaine prise de conscience de l'incommensurable beauté et insondable grandeur de l'univers, réduisant l'humanité à l'échelle de grain de sable dérivant dans le vaste engrenage cosmique.

Malgré toutes ces qualités, revenons sur terre (il est temps). D'un point de vue narratif, le film comporte de nombreuses faiblesses, la plus évidente étant que le scénario s'inspire de plusieurs épisodes de la série télévisée, notamment *The Changeling*, qui établit le squelette du récit, et *The Doomsday Machine*. Aussi, de nombreuses longueurs ralentissent le rythme déjà méditatif et l'exploration de V'ger est platement filmée en champ / contrechamp. Mais la production de ce film constitue une épopée en soi, le budget ayant atteint 45 millions de dollars pour ce qui ne devait être à l'origine qu'un téléfilm de deux heures. Toutefois, *Star Trek - The Motion Picture* restera une remarquable démonstration des pouvoirs visuels de l'industrie cinématographique américaine.

Star Trek — The Motion Picture de Robert Wise



Star Trek II: mise en « Khan ».

Après ce premier essai, toutes les directions étaient possibles. Pour sûr, il y aurait une deuxième tentative, la première ayant rapporté 175 millions de dollars. C'était le moment de décider si l'on innovait avec ce concept ou si l'on revenait aux valeurs sûres. Malheureusement, non seulement les producteurs retournent à la série télé, mais ils reprennent le personnage Khan de l'épisode *Space Seed*, et le résultat s'intitule *Star Trek II - The Wrath of Khan* (Nicolas Meyer, 1982). Ainsi, la suite du premier film devient... la suite d'un épisode.

Ce deuxième film s'avère toutefois intéressant, même captivant à certains endroits. D'abord, on y introduit de nouveaux personnages qui ne sont pas uniquement accessoires comme Ilya et Dekker dans le premier volet. Le lieutenant Saavik (la métisse vulcaine-romulienne), le docteur Carole Marcus (le premier amour de Kirk), David Marcus (le fils de Kirk) apportent un peu de nouveau à l'ensemble. Le concept de la sonde Genesis constitue à lui seul une idée géniale, et la séquence démontrant ses possibilités scientifiques est d'ores et déjà un morceau d'anthologie.⁽¹⁾ D'autre part, on nous montre peut-être pour la première fois des vaisseaux spatiaux se comporter comme tels, avec leurs masses imposantes, leurs mouvements complexes et amples, leurs évolutions dans un espace tridimensionnel *en profondeur* (une primeur), qui font des combats de véritables affrontements navals, à l'image des trois-mâts des films de pirates. Et la mort de Spock, le vulcain. Il s'agit là d'un truc narratif imprévisible, un coup de théâtre, un effort pour forcer un imprévu dans la rigidité du concept.

Star Trek: The Wrath of Khan de Nicholas Meyer



Star Trek III: « Spock »-ulations prévisibles

Cet imprévu allait pourtant lancer le troisième épisode dans une impasse: il fallait ramener Spock. C'est le personnage le plus adulé de la série. Il ne pouvait, aux yeux des admirateurs (et des producteurs), disparaître à jamais. Ainsi, *Star Trek III* deviendrait *The Search For Spock*⁽²⁾ (Leonard Nimoy, 1984). Ce fut également la recherche d'un metteur en scène, et puisque Spock serait absent du film, à l'exception de quelques minutes à la toute fin, pourquoi ne pas déléguer la barre à ... Leonard Nimoy, Spock lui-même? Cela semblait ... logique.

Mal leur en prit car, des quatre films, le troisième se révèle le moins satisfaisant, le moins intéressant. Il n'y a aucune idée nouvelle (mise à part peut-être le vaisseau *Excelsior*, mais c'est bien peu), le traitement est artificiel et théâtral, et pire, ça sent le studio à plein nez. Nimoy réussit mieux comme acteur que comme metteur en scène, fonction qu'il exerce sans grand brio, ne se comportant qu'en bon tâcheron et technicien. Le problème provient aussi du scénario, construit mécaniquement et rétroactivement: on se débarrasse des personnages gênants (comme le fils de Kirk), on ressuscite le nécessaire (Spock), on utilise le matériel existant (le numéro McCoy,

(1) La séquence en question, créée par ordinateur, est à ce point réussie qu'elle fut utilisée dans chacun des deux films suivants.

(2) Ils avaient d'ailleurs préparé le terrain, avec la fin ouverte de *Star Trek II*.



Dr McCoy

STAR TREK: THE WRATH OF KHAN — **Réalisation:** Nicholas Meyer — **Scénario:** Jack B. Sowards, d'après une histoire de Harve Bennett et Jack B. Sowards, et basé sur la série télévisée **Star Trek** créée par Gene Roddenberry — **Production:** Robert Sallin — **Images:** Gayne Rescher — **Décors:** Joseph R. Jennings — **Direction artistique:** Michael Minor — **Costumes:** Robert Fletcher — **Son:** Jim Alexander — **Montage:** William P. Dornisch — **Musique:** James Horner — **Effets visuels spéciaux:** Ken Ralston et Jim Villeux (Industrial Light and Magic) — **Effets sonores:** Alan Howarth — **Interprétation:** William Shatner (l'admiral Kirk), Leonard Nimoy (le capitaine Spock), DeForest Kelley (le docteur McCoy), Ricardo Montalban (Khan), James Doohan (Scotty), Walter Koenig (Chekov), George Takei (Sulu), Nichelle Nichols (Uhura), Bibi Besch (Carol Marcus), Merritt Buttrick (David Marcus), Paul Winfield (Terrell), Kirstie Alley (le lieutenant Saavik), Judson Scott (Joachim), Ike Eisenmann (Peter) — **Origine:** États-Unis — 1982 — 113 minutes — **Distribution:** Paramount.

le numéro Sulu, etc.), et pour substituer un punch dramatique équivalent à *Star Trek II*, on détruit l'Enterprise. C'est trop prévisible. Adieu la fascination et les extrapolations scientifiques.

Malgré tout le mal que j'en pense, le film réalise 18 millions de dollars de recettes en trois jours et fait son profit en une seule semaine. À ce rythme, les producteurs peuvent bien faire des *Star Trek* jusqu'en l'an 2001 et au-delà. Grâce à cette liberté financière, ils pourraient faire ce qu'ils veulent des personnages, explorer les avenues infinies du sujet (pensez seulement à tous ces romans déjà existants), amener *Star Trek* à sa maturité filmique, bref, réaliser un vrai film de science-fiction de la trempe de *Blade Runner* ou de *2001 - A Space Odyssey*. Mais non, ils jouent la sécurité, ils reviennent en terrain connu, ils se tournent vers le passé, dans tous les sens du terme, ils misent sur *Star Trek IV: The Voyage Home* (Leonard Nimoy, 1986).

Star Trek III: The Search for Spock de Leonard Nimoy



Oui, mon capitaine!

Encore plus que pour les trois films précédents, on constate l'aspect préfabriqué et commercial de *Star Trek IV*. Il s'agit d'un produit de divertissement sorti des usines à images d'Hollywood, à la facture impeccable, réalisé avec toutes les bonnes intentions du monde, certes, mais limité par l'imagination peu hardie de ses artisans. À preuve, ils se rapprochent encore plus de la série télé. Le concept initial de retour dans le temps présent, sur la Terre, avait déjà été le sujet de deux épisodes TV, *Assignment Earth* et *Tomorrow is Yesterday*. La construction se révèle encore plus mécanique que dans *Star Trek III*, chacun ayant droit à son petit numéro, quasiment chronométré à la seconde près, cinq minutes à Scotty et McCoy, cinq minutes à Chekov et Uhura, cinq autres à Kirk et Spock.

Non seulement n'y a-t-il rien de nouveau là-dedans, mais en plus, le film devient auto-référentiel, sur lui-même et sur les autres films. Il engendre ses propres clichés, il se fait des clins d'oeil. Par exemple, l'immense sonde extra-terrestre qui ouvre le film renvoie directement au V'ger du premier *Star Trek*. Comme dans celui-ci, seul Spock découvre le langage de cette sonde: elle s'exprime en baleine à bosse, espèce disparue de la Terre du 23e siècle. La Solution? Retourner dans le temps sur la Terre du 20e siècle et ramener des spécimens qui sauront répondre à la sonde. Ils arrivent donc à San Francisco, en 1986 (quelle coïncidence!). Vous voyez la redondance?

Mais aussi vous sentez sûrement les bonnes intentions. En capturant deux baleines, les hommes du futur sauvent une espèce animale vouée à une extinction totale et, qui sait, peut-être également une forme d'intelligence? Cet aspect de la conservation des espèces pourrait être fascinant, en effet, mais il ne s'agit là que d'un prétexte pour ramener l'équipage de Kirk dans le temps et permettre toutes ces mises en situation contrastantes entre le futur et le présent. Mais tout ça, c'est du déjà vu, du « sitcom », de la comédie de situation, du produit TV par excellence, bref, ce n'est pas très original. Ça fait rire, c'est efficace, mais c'est typiquement américain, égocentrique et condescendant. Dans ce genre d'épopée anachronique entre deux mondes, je préfère encore « *Crocodile* » *Dundee!*

Où sont passées les extrapolations scientifiques, où est la vraisemblance, où est le sens de l'émerveillement dans cet emballage bien ficelé et bien rodé? Plus haut, je parlais de clichés. Ici, Spock lui-même devient un élément de parodie. Trop de gags tournent autour de sa condition, de sa froide logique, de son manque d'émotivité. La scène où il plonge dans le réservoir pour communiquer avec les baleines frise le ridicule. Celle où il immobilise le punk grâce à sa fameuse prise deltoïdale est très drôle, certes, mais la prise en elle-même devient caricaturale. On rit, car c'est le genre de chose que l'on aimerait faire soi-même dans la vie, la prise de Spock étant accessoire au gag (elle en est le déclencheur), d'où le cliché.

La finale du film est particulièrement décevante. Sans trop parler de la scène du procès, qui ressemble à la fin du premier *Star Wars*, on régresse définitivement au concept TV. L'amiral Kirk redevient capitaine, on lui désigne un commandement et le vaisseau dont il hérite est nul autre qu'une version modifiée de l'Enterprise. Après avoir sauvé la Terre d'une destruction certaine, tout en ayant sauvé du même coup les deux baleines d'une mort non moins certaine, sans parler de l'évasion de Chekov, Kirk reçoit l'Enterprise en cadeau: ça frôle le mélodrame. Mais ce dénouement prépare en même temps le terrain pour le cinquième film.

Non pas que le film soit désagréable à regarder. Côté divertissement, on ne lésine pas sur les moyens. Mais côté réalisation, Nimoy ne s'est pas vraiment amélioré. Il y a d'abrupts changements de tons dans le film. On passe du solennel au léger, et même par la comédie burlesque dans la séquence d'évasion de l'hôpital, sans oublier le sauvetage mélodramatique des baleines, prises en chasse par un navire. Nimoy

Star Trek IV: The Voyage Home de Leonard Nimoy

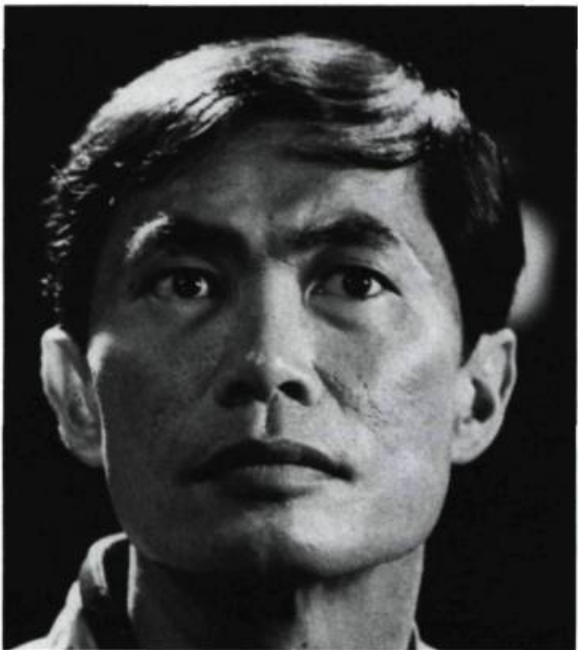




Scotty

est servi par un scénario fonctionnel, mais sans imagination. À preuve, lors du voyage dans le temps, on a droit à une séquence psychédélique directement inspirée du *Altered States* de Ken Russell.

En résumé, *Star Trek IV: The Voyage Home* est sûrement meilleur que *Star Trek III: The Search for Spock*, quoique moins intéressant que *Star Trek II: The Wrath of Khan*, mais aucun de ces trois films n'égale jamais la force purement visuelle de *Star Trek - The Motion Picture*, toujours la plus saisissante transposition de ce concept sur grand écran. À mon avis, il ne suffit pas de retrouver au cinéma des person-



Sulu



Chekov

nages que l'on aimait à la télévision et de les placer dans des situations conventionnelles. J'aimerais que l'enveloppe de *Star Trek* puisse un jour éclater, se fracasser et transcender le petit écran, pour ainsi élever la série aux dimensions de l'écran large et du son stéréo et pour réellement partir « where no man has gone before ».

Mais quoi que j'en dise, il y aura quand même un *Star Trek V*, et c'est le capitaine Kirk lui-même, William Shatner, qui le réalisera. Il est à parier qu'il respectera la tendance rétrograde des trois précédents épisodes. Oui, mon capitaine!



Uhura

STAR TREK IV: THE VOYAGE HOME —

Réalisation: Leonard Nimoy — **Scénario:** Harve Bennett, Peter Krikes et Nicholas Meyer, d'après une histoire de Leonard Nimoy et basé sur la série de télévision *Star Trek* créée par Gene Roddenberry — **Production:** Harve Bennett — **Images:** Don Peterman — **Décors:** Jack T. Collis — **Direction artistique:** Joe Aibel et Pete Smith — **Costumes:** Robert Fletcher — **Son:** Gene S. Cantamessa — **Montage:** Peter E. Berger — **Musique:** Leonard Rosenman — **Effets visuels spéciaux:** Ken Ralston (Industrial Light and Magic) — **Interprétation:** William Shatner (l'admiral Kirk), Leonard Nimoy (le capitaine Spock), DeForest Kelley (le docteur McCoy), James Doohan (l'ingénieur Scotty), Walter Koenig (Chekov), George Takei (Sulu), Nichelle Nichols (Uhura), Jane Wyatt (Amanda, la mère de Spock), Catherine Hicks (Gillian), Mark Lenard (Sarek, le père de Spock), Robin Curtis (le lieutenant Saavik), Robert Ellenstein (le président du Conseil de la Fédération), John Chuck (l'ambassadeur de Klingon) — **Origine:** États-Unis — 1986 — 119 minutes — **Distribution:** : Paramount.